

MANDRIN GRUNEC

1456 jours

Jem Edith



Mandrin Grunec

1 456 Jours

© Mandrin Grunec, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9498-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

(Sous le nom de **Eric Grundmann**)

Blastes, Joëlle Losfeld, 2000

Via Librinova :

(Sous le nom de **Mandrin Grunec**)

L'Abducté, Jem Edith, 2021

Au Lycée Papillon, Jem Edith, 2022

Roman Z, Jem Edith, 2024

Liberté de cœur, d'esprit, d'âme, de tout; liberté de ne pas agir, de ne pas penser même; liberté d'oublier le temps, de mépriser l'ambition, de rire de la gloire, de ne plus croire à l'amour; liberté d'aller au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest, de coucher en plein champ, de vivre de peu, de vaguer sans but, de rêver, de rester gisant, assoupi, des journées entières, au souffle murmurant du tiède siroco ! Liberté vraie, absolue, immense !

Hector Berlioz : *Mémoires*

Trois semaines avant sa mort, à l'Electric Lady Studio, il enregistra *Belly Button Window*. La chanson ultime, et l'építaphe.

C'est un blues de peu de bruit, avec une voix et deux guitares, l'une qui soutient, l'autre qui commente ; au chanter-parler murmuré répond le babillage de la wah-wah, cette pédale dite « Cry-baby », évoquant ici le fœtus, ses pensées ténues, son chant gracile.

Il fait tout noir dans le ventre, mais on peut entrevoir, par la fenêtre du nombril, le monde. Que de sourcils froncés ! Rien qui donne envie de mettre le nez dehors. Si vous ne voulez pas de moi, vagit-il, dites-le : je retournerai dans le monde des esprits.

C'est une chanson mi-cocon mi-tombeau.

Que nous resterait-il de Stravinsky s'il était mort avant ses vingt-huit ans ? Une symphonie, un scherzo fantastique, un chant funèbre, le prologue de *l'Oiseau de Feu*, même pas le *Sacre du Printemps* !

J'aime de Miles Davis le cri du cœur: « Sa mort m'a bouleversé. Il était si jeune ! Il avait toute sa carrière devant lui. »

Dans ce Boeing parti du J.F.K. Airport le 23 septembre 1966 à 9h du soir en vue d'atterrir le lendemain à Heathrow à 9 heures du matin – sept heures de voyage avec le décalage horaire – James Marshall Hendrix avait devant lui toute sa carrière, une carrière qui, artistiquement, n'avait pas encore commencé, dont c'était la *veille* du premier jour, et que je vais tenter de raconter – ça semble si long soudain – jusqu'au mille-quatre-cent-cinquante-sixième à l'aube.

Il est 23 h 35 à New York, 4 h 35 à Londres.

Dans l'avion qui survole l'Atlantique, James Marshall Hendrix, dit Jimmy James, ne dort pas. Un peu d'inquiétude, beaucoup d'excitation. C'est excitant de sentir qu'on maîtrise enfin sa vie, arrive à ce à quoi depuis si longtemps on aspire, accompagné dans l'aventure par des présences bienveillantes.

Jimmy est entre de bonnes mains – bien entouré. À sa droite, contre le hublot, une jeune femme dort, très belle, elle s'appelle Linda Keith ; à sa gauche, ses longues jambes péniblement casées dans l'espace imparti, un gars massif, littéralement, *en écrase*. Environ 30 ans, visage poupin, cheveux blond-roux coiffés à la Beatles...

Les faiseurs de destin existent. Ces deux-là en sont.

C'était deux mois plus tôt, au Café Wha de Greenwich Village, en pleine canicule. Dans cette cave, les gens cherchaient la fraîcheur autant que la musique. Il accordait sa guitare en donnant les dernières consignes aux *Blue Flames*, son groupe, un batteur, un bassiste, un second guitariste, quand Linda a fait son entrée, flanquée d'un inconnu.

Elle avait dit : « Je viendrai demain avec Chas. » Chas, c'était Chas Chandler, le bassiste des Animals, un groupe anglais de blues et rhythm'n'blues qui enchaînait depuis deux ans les succès, des reprises le plus souvent ; leur super-hit, *The House of the Rising Sun*, en était devenu la pomme de discorde, les droits d'auteur n'ayant été perçus que par un seul membre, injustement selon les quatre autres, et les garçons allaient se séparer. C'est ce que Linda avait expliqué à Jimmy. Elle s'est assise avec Chas à une table de devant.

Le show n'a pas cassé des barres ce soir-là, le feeling peinait à prendre, ce caveau manquait d'air et de lumière, il rêvait de campagne, d'arbre touffu au milieu d'un champ, de monts, de vallées, de falaise, de chute d'eau, de rivière, d'océan. Jouer et chanter *Catfish blues* lui a fait du bien, ah Seigneur, être un poisson-chat fendant les flots bleus dans l'espoir d'être pêché par de jolies femmes, et coucher dans leur lit, et s'asseoir à leur table, est-il pour le voyageur plus grand bonheur ? Cinq ans déjà qu'il a quitté la maison. À force de manger mal, de dormir mal, il a le teint vilain, des points noirs, de l'acné, c'est contrariant à son âge ! La vie à New York est malsaine, misérable, mais la perspective de reprendre la route du Chitlin' Circuit encore plus déprimante.

Garder courage, ne jamais abandonner, s'accrocher à son rêve, aux mots de son rêve, la nuit de la Saint-Sylvestre :

Il va se passer quelque chose en 66

En face de lui Chas Chandler s'accrochait à sa chaise pour ne pas sauter en l'air – cet amateur de bière en oubliait de finir son bock. Ancien docker de Newcastle, tourneur-fraiseur dans les chantiers navals de Tyneside, syndicaliste et anticlérical de tradition, il n'était pas superstitieux, mais tout de même : si je deviens manager, qu'il s'était dit, j'aimerais faire une reprise de *Hey Joe*... et c'est précisément *Hey Joe* que le guitariste entonnait ! Plus qu'une coïncidence, pas de doute, c'était un *signe*.

La chanson avait été enregistrée quelques mois plus tôt par un certain Tim Rose, qui la reprenait lui-même d'un certain Billy Roberts. La musique était simple et efficace et Chas en homme pragmatique n'aimait pas compliquer les choses. Avec *Hey Joe* tout était dit en cinq accords, tous majeurs, en boucle descendante, do-sol-ré-la-mi, point.

Le texte lui plaisait aussi, cash et rugueux, non sans humour : un condensé de western et de thriller. Pas de confidences à la première personne mais deux protagonistes en mode questions-réponses, qu'on pourrait résumer ainsi : Hey Joe, où ce que tu vas avec ce flingue en main ? — Je vais régler son compte à ma bonne femme, parce qu'elle fricote avec un autre homme. Deuxième couplet : Hey Joe, j'ai entendu dire que t'avais buté ta nana, dis-moi que c'est faux ? — C'est vrai, je l'ai expédiée six pieds sous terre. Troisième couplet : Hey Joe, maintenant que tu l'as plombée, tu comptes te planquer où ? — Je me tire au Mexique où je serai libre et sans la corde au cou...

Maintenant attention ! se disait Chas, la reprise d'un remake de film noir risque de faire flop dans l'Amérique de *Scarface* et des *Tueurs*. La nouveauté désormais est moins dans le Nouveau Monde que dans la vieille Angleterre. Il faut faire comme Sonny Bono et Cher Sarkisian, le duo américain Sony and Cher, dont la carrière longtemps poussive a démarré en trombe avec *I got you babe*, grâce à leur tournée promotionnelle dans la capitale anglaise. Tout tourne désormais autour de Londres, mode, mœurs et musique.

À la fin du set, se précipitant sur le guitariste, il l'a félicité de sa voix de gros fumeur, étonné par son flegme, voire son apathie. À sa proposition de l'emmener en Europe, en Angleterre, à Londres, il a cru entendre, et encore en tendant l'oreille, un « Pourquoi pas ? » incolore. Sachant que son fort accent anglais du Nord, avec ses *r* roulés, était parfois dur à saisir, il a précisé, en parlant plus

lentement, qu'en tant que producteur, ou plutôt manager, car il avait un associé, il voulait faire de lui une star au Royaume-Uni... qu'il devait d'abord terminer sa dernière tournée avec les Animals... mais qu'il reviendrait sans faute en septembre lui faire signer un contrat en bonne et due forme.

— Très bien, a murmuré Jimmy.

Jimmy, dans l'avion, reste éveillé. Il regarde dormir Linda Keith dont le visage d'ange s'éclaire au petit matin du hublot. En léger repli, jambes et genoux joints, les deux poings fichés au creux des cuisses, qu'elle est jolie dans sa minirobe amande unie ! La jeune femme à vingt ans glisse comme un poisson-chat dans les vagues du showbiz. Fille d'un animateur de la BBC, mannequin au magazine *Vogue*, on la dit modèle préféré de David Bailey, l'illustre photographe de mode, lui-même modèle de Michelangelo Antonioni pour le personnage de Thomas dans *Blow-up*, attendu sur les écrans l'année prochaine, et n'est-elle pas, ou n'a-t-elle pas été, de surcroît, depuis l'âge de 17 ans, la petite amie de Keith Richards, le guitariste des Rolling Stones ? « Linda a été la première à me briser le cœur », écrira-t-il quarante-cinq ans plus tard dans son *Life*, et le vieux pirate essuiera une dernière larme... mais quoi, quand on est jeune, plus que mignonne et portée par d'aussi favorables alizés, bien folle qui resterait fidèle à un homme, fût-il l'auteur immortel du riff saturé de *Satisfaction*...

C'est encore quatre mois avant, au Club Cheetah de Broadway, qu'elle a découvert Jimmy James. Simple guitariste des Squires, elle n'avait d'yeux que pour lui. À la fin du show, sans prêter la moindre attention au leader, Curtis Knight, elle aborde le jeune homme, l'enveloppe de son phrasé élégant, sa voix flûtée, sa main précieuse, puis l'invite chez elle, avec un couple d'amis. Il n'osait pas la regarder en face, très réservé, presque méfiant. Elle s'en doutait, une Blanche qui accoste ainsi un Noir ça détonne, mais je m'en fiche, je suis Anglaise, pas Américaine, cette ségrégation me révolte. Jimmy fut impressionné par la Jaguar E bleu marine, il adorait les belles bagnoles. Il n'était pas encore tout à fait détendu en pénétrant dans cet immeuble de la 12^e rue, avec un hall d'une modernité si luxueuse qu'il aurait fait demi-tour si lui enserrant le bras les jolis doigts aux ongles nacrés ne l'avaient poussé dans l'ascenseur, direction 7^e étage.

Dans l'appartement il n'a vu que deux choses : un tableau d'Andy Warhol, *Chicken with Rice Soup*, et juste au-dessous, le phonographe haute fidélité. Une galette de cire était posée sur la platine : Miles Davis, *Kind of blue*. Avec l'alcool rien ne pouvait le rendre plus naturel que de parler de blues et de Bob Dylan, son dernier disque *Blonde on Blonde*.

— Tu n’aimerais pas chanter ?

— Moi ?

Elle l’encourageait à s’y mettre, quoi qu’il pense de sa voix, car enfin le Rimbaud du Rock avec son harmonica n’en avait pas l’ombre d’une et il chantait, alors pourquoi pas lui en appui sur sa guitare ? Comme il lui avouait avoir dû emprunter la sienne, elle s’indigne, s’apitoie, s’illumine, idée ! Il l’aura son instrument, foi de Linda.

Linda, des traits délicats, un profil ravissant, de petits seins pointant sous le mince tissu, la taille des plus fines, des jambes interminables, et le bras long.

Elle allait s’occuper de sa guitare, avait-elle promis – promesse tenue. Celle qu’elle lui a offerte était de seconde main, ce qui ne le gênait pas, ignorant qu’elle appartenait à Keith Richards.

Qui donc appartenait à Keith Richards ? La guitare, pas Linda – femme libre et fière. Sans Dieu ni maître. Et cette maîtresse jeune femme comptait bien lui ouvrir l’avenir.

Elle a fait venir au Café Wha Andrew Loog Oldham, le manager des Stones, mais l’idiot ne fut pas convaincu.

Elle a fait venir Seymour Stein, jeune loup fondateur des *Sire Productions*, et il ne fut pas convaincu non plus.

Alors elle a fait venir Chas Chandler, issu des Animals en chute libre, et lui ne fut pas convaincu mais conquis !

Elle aussi avait été conquise, et ce serait sa conquête. Muse elle ? Égérie plutôt. N’en déplaise à Keith Richards qui pour la retenir lui avait dédié en vain sa chanson *Ruby Tuesday*, ou au poète Bill Chenail qui avait usé pour elle et pour des prunes sa palette de métaphores. Elle ne comptait pas inspirer mais initier. Et ouvrir des portes.

Les groupes par myriades, au-delà des Beatles et des Stones, fleurissaient en Angleterre. Elle qui hantait les clubs, filmait les concerts de sa caméra super8, glissant comme une anguille entre les garçons, a déroulé devant Jimmy un joli panorama sonore de la musique populaire londonienne en cette fin 66. Il aimait leurs mélodies qui pétillent, plutôt tendres que sentimentales, drôles, sucrées, épicées, impertinentes, sur fond de rock’n’roll. Cependant la partie instrumentale, malgré des compositions parfois inventives, laissait souvent à désirer, les solistes semblant n’avoir touché leur première guitare que dans l’exercice en cours, au mieux l’année d’avant. Ainsi Linda l’initiatrice, des Moody Blues modelés sur les Beatles aux Hollies hésitant entre cravate et col roulé, des Zombies rien moins que sanglants derrière leurs lunettes à écaille aux